ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES

Nouvelle série
Tome VII (XIV)

Le Centenaire des congrès des études byzantines (1924-2024)

Le congrès de Bucarest (1924) et l'internationalisation des études byzantines

Éditeurs

Andrei Timotin et Mihail Mitrea

2025

Introduction*

Antonio Rigo

Comme le dit Paul Magdalino, le Congrès d'études byzantines de Bucarest de 1924 « is the *terminus ante quem* for the emergence of Byzantine studies as a field of research distinct from the classical studies, the moment which marked their coming of age as an academic discipline »[1]. Le Congrès de 1924 a vraiment été un *terminus ante*, mais a été aussi, comme on va le voir, un *terminus post quem*. Nous ne nous arrêterons pas ici à évoquer ce moment historique précis pour parler du congrès, de son inspiration, de l'action et des attentes de ses principaux acteurs (Nicolae Iorga[2], mais aussi Henri Grégoire). Un bon nombre d'articles du volume sont consacrés à ces questions et, par ailleurs, nous ne voulons pas considérer le Congrès de Bucarest selon la perspective temporelle actuelle, dans une optique presque téléologique, comme le simple point de départ d'un parcours et d'une série (heureuse) de congrès qui atteindra en 2026 sa vingt-cinquième édition. Il ne s'agit pas non plus de souligner les dimensions et la réalité changeantes de l'événement, d'un point de vue quantitatif – les participants au congrès de Bucarest en 1924 étaient une soixantaine, tandis que ceux qui ont pris part aux dernières éditions (Belgrade et Venise-Padoue) étaient plus de mille trois cents –, mais aussi qualitatif – âge, sexe, situation professionnelle et universitaire, etc. Nous voulons plutôt, en remontant un siècle en arrière, essayer de montrer comment le Congrès d'études byzantines – celui de Bucarest comme ceux qui ont suivi immédiatement[3] – a été vu par ses promoteurs (et pas seulement)

---

* J'adresse mes remerciements à mon cher ami Bernard Flusin pour la relecture de l'article.

[1] Cf. *infra*, p. 24.

[2] Voir en particulier les articles de Andrei Timotin et de Marie-Hélène Blanchet dans ce volume.

[3] Pour lesquels, en addition aux articles de Srđan Pirivatrić, Christos Stavrakos et Ivan Biliarsky dans ce volume, il est utile de lire M. Nystazopoulou-Pélékidou, « L'histoire des congrès internationaux des études byzantines (première partie) », *Βυζαντινά Σύμμεικτα* 18, 2008, p. 11-33 ; S. Maufroy, « Les premiers Congrès internationaux des études byzantines : entre nationalisme et construction internationale d'une discipline », *Revue germanique internationale* 12, 2010, p. 229-240 ; voir aussi

comme l'événement décisif qui conférait à la discipline une visibilité et affirmait sa maturité et son autonomie. En d'autres termes, nous essaierons de voir quels ont été les événements et les projets – plus ou moins réalisés – qui ont été progressivement considérés comme la marque distinctive et identitaire des études byzantines : le Congrès, bien sûr, mais aussi d'autres structures et d'autres entités par la suite. Pour ce faire, il faut d'abord rappeler certains événements bien connus et bien illustrés dans ce volume.

À l'occasion du Ve Congrès international des sciences historiques de Bruxelles (1923), une section autonome d'études byzantines fut créée, sur la proposition de Henri Grégoire et de Henri Pirenne. À cette occasion, comme le rappelait Nicolae Iorga lui-même dans ses mémoires « est surgie une fois, pendant une conversation avec M. Grégoire, l'idée d'un Congrès spécial »[4] dédié à Byzance, ce qui fut réalisé l'année suivante à Bucarest par Iorga lui-même. Malgré les difficultés liées à la situation politique de l'après-guerre, le congrès fut un vrai succès, pour son organisateur, mais pas seulement. Ce résultat fut atteint de plusieurs façons, et surtout, comme Vitalien Laurent le rappellera quelques décennies plus tard, cela « détermina dans toute l'Europe une efflorescence de nouveaux périodiques. La revue *Byzantion* à Bruxelles, les *Studi bizantini e neoellenici* à Rome, les *Byzantinoslavica* et le *Seminarium Kondakovianum* à Prague, l'*Annuaire de la Société des Études Byzantines* à Athènes ; tous ces organes dont le numéro limitaire porte le même millésime, 1924 ou 1925, sont issus de l'enthousiasme soulevé partout par les travaux de cette première assemblée auxquels Iorga avait su donner du prestige et une féconde cohésion »[5].

Le grand propagandiste du succès de l'événement, mais aussi l'un des acteurs principaux à l'époque et dans les décennies suivantes, était sans aucun doute Henri Grégoire, comme on peut le voir surtout dans sa *Chronique du Congrès*, publiée entre 1924 et 1925 dans pas moins de quatre revues[6]. Il y célébrait l'entreprise, son succès et son créateur. Dans ces pages, Grégoire commençait par rappeler comment « la guerre mondiale avait été particulièrement fatale aux études byzantines », et « [qu']ainsi semblait détruite ou compromise l'œuvre de Karl Krumbacher,

---

A. Ignjatović, « Affecting Consonance, Striving for Dominance: Scholarship and Politics at the Congresses of Byzantine Studies in the Balkans, 1924-1934 », *Journal of Balkans and Near Eastern Studies* 21, 2019, p. 696-715.

[4] Cité par F. Fodac, « Le premier Congrès International d'Études Byzantines (Bucarest, 14-20 avril 1924). Prémisses et contexte historique d'organisation », *Études byzantines et post-byzantines* 5, 2006, p. 509-522, ici p. 509.

[5] V. Laurent, « Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine », *Revue des études byzantines* 4, 1946, p. 5-23, ici p. 22.

[6] H. Grégoire, « Un Congrès d'études byzantines à Bucarest (fin avr. 1924) », *Flambeau*, 30 juin 1924 ; *Journal des Débats*, 6 juillet 1924 ; *Revue archéologique* 20, 1924, p. 243-246 ; *Échos d'Orient* 24, 1925, p. 56-59 ; voir aussi son entretien publié dans *Neamul Românesc*, 23 avril 1924.

fondateur de la *Byzantinische*, esprit large d'ailleurs et bon Européen, lequel avait réussi à grouper sous le signe de Byzance les philologues, les archéologues, les théologiens préoccupés de l'Orient Chrétien ». La citation de Krumbacher est plus que significative, car Grégoire ne voulait pas seulement parler de l'enseignement de la chaire de Munich, mais surtout de la fondation de la *Byzantinische Zeitschrift*, ici définie comme le « moniteur officiel » et « l'organe central » des études byzantines, « cette science neuve, qui avait si tardivement conquis son nom et son unité ». Les paroles de Grégoire semblaient ainsi renvoyer, voire faire écho, à la note liminaire de Krumbacher lui-même dans le premier numéro de la *Byzantinische Zeitschrift* (1892), où on lit que l'existence de peuples intégrés dans le creuset byzantin depuis la fin de l'Antiquité jusqu'aux débuts de l'ère moderne est un domaine de recherche pour une discipline vivante et prometteuse : « Le moment semble venu de créer officiellement et explicitement cette nouvelle branche des sciences philologiques et historiques. (...) La byzantinologie commence à se développer comme une nouvelle science, indépendante et fondée sur ses propres bases (...). La byzantinologie n'est pas le résultat d'une fragmentation malsaine, mais un nouvel organisme issu de la fusion de particules auparavant fragmentées et donc souvent méconnues »[7]. Dans ce même premier numéro de la revue, Spyridon P. Lampros faisait écho à Krumbacher dans l'introduction de son article, qui s'intitulait de manière significative *Byzantinische Desiderata*[8]. Il mentionnait ensuite les considérations de Fiodor Uspenskij, sur lesquelles nous reviendrons plus bas, pour dire qu'il fallait un centre commun (*Mittelpunkt*), pour éviter que les recherches soient dispersées et fragmentées. Dans le discours programmatique de Krumbacher et dans les propos de Lampros, l'élément identitaire et marquant de la nouvelle discipline était clairement la création d'un organe représentatif au niveau international, en l'occurrence une revue.

En 1924-1925, Henri Grégoire reprenait ces idées. Dans un contexte complètement différent après la Première Guerre mondiale et la révolution bolchevique en Russie, il semblait identifier dans une autre institution, le Congrès international, le facteur distinctif et unifiant de la discipline et, en même temps, l'instrument déterminant pour affirmer son autonomie et son indépendance par rapport à d'autres spécialités d'études, telles que l'orientalisme, l'histoire de l'art, l'archéologie et l'histoire.

C'est évidemment dans ce sens que s'inscrivait, avec emphase, la circulaire envoyée par les organisateurs aux congressistes en vue du Congrès de Belgrade de 1927 : « En vérité, la Byzantinologie ne devait plus s'abstenir d'avoir ses propres Congrès Internationaux, ses propres Conciles universels. Bien qu'héritière de l'Empire romain et de la civilisation gréco-romaine, Byzance n'en formait pas moins une individualité politique et spirituelle tout à fait à part. Loin de constituer

---

[7] K. Krumbacher, « Vorwort », *Byzantinische Zeitschrift* 1, 1892, p. 1-12, ici p. 3.

[8] Sp. P. Lampros, « Byzantinische Desiderata », *Byzantinische Zeitschrift* 1, 1892, p. 185-201, ici p. 185.

un facteur historique secondaire, elle fut l'impératrice du monde médiéval et sa grande civilisatrice. Enfin, la matière de la science byzantine constituant un tout considérable et très complexe, des Congrès généraux de cette science peuvent, mieux que les Sections Byzantines des Congrès des disciplines voisines, embrasser l'ensemble si différencié des spécialités et des spécialistes désignés sous les vocables de Byzantinologie et Byzantinologues »[9].

Au troisième congrès, à Athènes en octobre 1930, il fut question pour la première fois de créer un organisme international pour coordonner les byzantinistes. En fait, une idée similaire avait déjà été proposée un demi-siècle plus tôt (en 1886) par Fiodor Uspenskij, qui avait souligné la nécessité d'une meilleure intégration des études byzantines menées en Allemagne, en France, en Russie, en Grèce et en Grande-Bretagne, et avait appelé à la création d'une société internationale d'études byzantines, avec son siège à Athènes[10]. Son projet fut repris quelques années plus tard, comme on l'a vu, par Spyridon P. Lampros, qui l'a réinterprété dans un sens plus restrictif, en parlant d'une revue internationale comme organe commun des chercheurs.

À Athènes, on a donc proposé, avec le soutien de différents gouvernements, « la fondation d'un Institut international d'études byzantines qui, entre autres tâches, aurait celle de publier une Encyclopédie Byzantine »[11]. La proposition n'a pas été suivie d'effet. Elle fut rappelée par Vitalien Laurent, quatre ans plus tard, lors du Congrès de Sofia, qui parle d'elle comme de l'une des « feuilles de l'automne qui la vit naître »[12]. Une reprise de cette idée, avec une touche qui convenait bien à l'ambiance et au climat du Congrès italien de 1936, est encore reconnaissable dans les vœux finaux exprimés à cette occasion par les participants : « I Congressisti, constatando l'eccellenza degli studi italiani e il fervore della nuova Italia, fanno voto che in Roma, culla della civiltà di Bisanzio, sorga un grande centro internazionale di Studi Bizantini »[13].

---

[9] D. Anastasijević et Ph. Granić, *Deuxième Congrès International des Études Byzantines, Belgrade 1927. Compte-rendu*, Belgrade, 1929, p. VIII.

[10] F. I. Uspenskij, « Ζητήματα πρὸς μελέτην τῆς ἐσωτερικῆς ἱστορίας τοῦ βυζαντινοῦ κράτους », *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 2, 1886, p. 33-552, en particulier p. 551 : « Πρὸς τοῦτο δὲ ἀπαραίτητος εἶνε ἡ ἵδρυσις διεθνοῦς ἑταιρείας καὶ φιλολογικοῦ ὀργάνου ἀναφερομένου εἰς τὰς βυζαντινὰς μελέτας. Καὶ τῆς μὲν ἀνάγκης τῆς ἱδρύσεως τοιαύτης ἑταιρίας συνείδησιν ἔχουσι πάντες οἱ ἀσχολουμένοι περὶ τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν ».

[11] A. Orlandos (éd.), *Actes du IIIe Congrès International des Études Byzantines, Athènes 1930*, Athènes, 1932, p. 270-271.

[12] V. Laurent, « Le IVe Congrès des études byzantines (Sofia, 9-16 septembre 1934) », *Échos d'Orient* 37, 1934, p. 428-442, ici p. 437.

[13] « Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini, Roma 20-26 settembre 1936 », t. II, *Studi bizantini e neoellenici* 6, 1936, p. 558.

De manière plus pragmatique, dès 1930, à Athènes, on avait souhaité « la création d'un Comité permanent chargé de s'occuper et des dates des prochains Congrès et de la surveillance des travaux qui doivent s'élaborer sous l'égide des Congrès »[14]. La proposition fut reprise et développée dans ses aspects les plus concrets à Sofia en 1934, avec une formulation qui anticipait déjà des réalités qui allaient se concrétiser des années plus tard, dans un contexte historique complètement nouveau. L'importance de cette proposition, acceptée par l'assemblée des congressistes, explique pourquoi elle a été intégralement relatée dans les actes et les différentes chroniques du Congrès. Nous la reprenons ici à partir du compte rendu des résolutions des séances plénières : « M. Fr. Dölger, président, propose, d'accord avec le bureau du Congrès, de constituer un Comité permanent qui devrait se charger de l'exécution des résolutions prises par le Congrès. L'assemblée a approuvé cette proposition et a décidé que le Comité soit composé pour le moment de 10 membres représentant les pays dans lesquels des congrès byzantins ont déjà siégé, les pays qui ont offert leur hospitalité pour les prochains congrès, et les pays où existent d'importants centres d'études byzantines. De cette manière le Comité sera composé des représentants des pays suivants : Roumanie, Yougoslavie, Grèce, Bulgarie, Italie, Hongrie, France, Allemagne, Belgique et Tchécoslovaquie. Les services du secrétariat seront assumés par les délégués de la Bulgarie et de l'Italie »[15].

Ce qui avait été approuvé solennellement à Sofia ne devint réalité qu'après la coupure et l'interruption marquées par la Seconde Guerre mondiale, avec les deux congrès « jumeaux » de 1948, le VIe et le VIIe, qui se tinrent successivement à Paris et à Bruxelles[16]. À ces occasions, reprenant clairement l'ancienne proposition, les études byzantines ont pris la forme qu'on connaît aujourd'hui avec la fondation de l'Association internationale d'études byzantines. C'est comme cela qu'arriva à son terme un processus qui, selon un protagoniste de ces événements comme l'était Paul Lemerle, avait installé cette discipline au même rang que les autres.

De cette manière, les études byzantines ont affirmé leur identité et leur autonomie en quelques décennies, d'abord grâce au Premier Congrès international (Bucarest, 1924), puis grâce à la création d'une structure internationale permanente,

---

[14] A. Vogt, « IIIe Congrès international des Études byzantines, Athènes 12-18 octobre 1930 », *Revue des questions historiques* 31, 1931, p. 231-237, ici p. 233-234.

[15] « Actes du IVe Congrès International des Études Byzantines, Sofia, septembre 1934, éd. B. Filov, I », *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* 9, 1935, p. 44 ; cf. H. Grégoire, « Le Congrès de Sofia », *Byzantion* 10, 1935, p. 259-281, ici p. 281 ; V. Laurent, « Le IVe Congrès des études byzantines… », p. 440.

[16] Cf. V. Laurent, « Les VIe et VIIe Congrès Internationaux d'études byzantines », *Revue des études byzantines* 6, 1948, p. 291-298, en particulier p. 297-298 ; cf. aussi A. Dain, « Réunion du Comité International des études byzantines », *Revue des études byzantines* 7, 1949, p. 141-142 ; *Actes du VIe Congrès international d'études byzantines, Paris, 27 juillet-2 août 1948*, t. I, Paris, 1950, p. 19-20.

dont les compétences et la physionomie se sont dessinées pendant les congrès des années 1930.

Ce n'est donc pas un hasard si Paul Lemerle a dit, à l'occasion des assises de 1948, que « ce Congrès (...) devait marquer, dans l'organisation des études byzantines, un tournant décisif. À la séance d'inauguration, le bureau proposa, en effet, de suivre l'exemple déjà donné par d'autres disciplines, et de substituer à une organisation nationale, qui ne s'élevait jusqu'au plan international qu'à l'occasion des Congrès, une organisation internationale *permanente* »[17].

[17] P. Lemerle, « Les VIe et VIIe Congrès Internationaux d'Études Byzantines », *Revue historique* 202, 1949, p. 52-58, ici p. 55.